UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE

SUR

LE CHAPITRE XXI DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

LE 29 JUILLET 1861, A 4 HEURES DU SOIR,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

FRANK VERMEIL,
de Bordeaux (Gironde).

STRASBOURG,
IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.
1861.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0080

A MON PÈRE.

F. VERMEIL.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE LA CONFESSION D'AUGSBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs.

M. REUSS, Président de la soutenance.

MM. REUSS,
BRUCH ✻,
RICHARD,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR

LE CHAPITRE XXI DE L'ÉVANGILE

SELON SAINT JEAN.

Quand le lecteur de l'Évangile selon saint Jean arrive à la fin du vingtième chapitre, il se trouve en face de deux versets (30. 31) que leur contenu désigne comme se rapportant, non pas au seul récit qui précède, mais à un ensemble de faits, sinon à l'ouvrage tout entier. A prendre ces versets dans le sens le plus restreint, ils s'appliqueraient en tout cas aux manifestations de Jésus ressuscité, telles que le chapitre XX les rapporte; l'auteur semble donc, par cette réflexion générale, mettre fin à sa narration sur ce sujet, et par suite à son Évangile, dont la résurrection est le dernier acte.

Cependant, à ce verset 31 succède un nouveau récit, une apparition nouvelle du Sauveur : *C'est le chapitre XXI.* — Cette position l'a fait exclure du corps même de l'Évangile, et depuis longtemps on le regarde comme un appendice à l'œuvre de Jean.

C'est à ce point de vue que nous nous plaçons en commençant cette étude, dont les résultats pourront en partie confirmer ou modifier cette présupposition.

Quant à l'objet de notre travail, ce n'est pas la question si controversée de l'authenticité de ce chapitre que nous nous sommes proposé de traiter. Nous avons voulu avant tout en étudier le contenu.

. Si, dans la dernière partie, nous avons émis quelques considérations générales sur la nature et l'origine de ce fragment, c'est qu'en définitive notre sujet nous y a tout naturellement conduit.

Placé, sans parti pris, en face de notre texte, nous avons essayé d'obtenir de l'Exégèse tout ce qu'elle pourrait nous donner; après l'intelligence des détails, un jugement sur l'ensemble; après l'analyse, la synthèse; nous avons tenté de démêler l'objet principal du chapitre, l'intention, le but qu'il révèle chez l'auteur, et si possible même, l'occasion à laquelle nous devons ce récit. Or, arrivée à ces limites, l'Exégèse touche au domaine de la Critique, et il est impossible de ne pas dire un mot de la position qu'elle fait à cet égard au fragment en question et des conclusions qu'elle autorise au point de vue de l'authenticité.

Telle a été la marche que nous avons suivie, nous laissant guider, sans préoccupations étrangères, par la seule étude de notre chapitre en lui-même.

C'est de son interprétation que nous allons nous occuper d'abord; les réflexions générales viendront ensuite.

I.

1. Μετὰ ταῦτα : il est évident que ces mots rattachent le récit aux faits narrés dans le chapitre XX, avant les versets 30 et 31.

L'expression ἐφανέρωσεν ἑαυτόν exprime bien ce que l'apparition du ressuscité a, dans la pensée du narrateur, de spontané, de volontaire; elle donne ainsi au fait une valeur pour ainsi dire objective, et le distingue de toute vision qui n'aurait d'autre raison d'être qu'un état purement subjectif des témoins. C'est au fond la même idée que l'expression ἔρχεσθαι insinue dans les récits précédents du chapitre XX. — Toutefois l'emploi du même mot ἐφανέρωσε sans ἑαυτόν, à la place de ἐφανέρωθη est assez singulier (Lücke). Quant à l'ensemble ἐφανέρωσε δὲ οὕτως, que des critiques qualifient de non-johannique, sa légitimation dépend à nos yeux de l'objet assigné à l'appendice entier; nous en dirons donc un mot en temps et lieu.

2. οἱ τοῦ Ζεβεδαίου — les fils de Zébédée. — Cette manière de désigner Jean et Jacques son frère, ne se trouve pas ailleurs dans le quatrième Évangile; l'auteur a pris soin de ne jamais y prononcer son nom : ce serait donc (en supposant le chapitre écrit par Jean) une infraction à cette règle de modestie qu'il a si rigoureusement observée dans le cours de son ouvrage. — D'autre part, si l'on admet avec M. Luthardt[1]

1. *L'Évangile selon S. Jean;* 2 vol. Nüremberg 1852.

que Jean ne donne pas les noms *des deux autres disciples*, parce qu'ils sont étrangers aux récits antérieurs et qu'il est inutile de vouloir les retrouver dans le quatrième Évangile, si l'on admet par suite que son énumération doit être complète au point de vue des personnages de cette scène déjà connus dans son livre, on est amené à trouver tout naturel qu'il se nomme dans ce cas et de cette manière. A ce point de vue, et conduit à signaler sa propre présence, il était peut-être impossible de le faire d'une manière plus réservée : il se nomme avec son frère et par leur nom patronimique.

Peut-être aussi l'auteur fut-il guidé dans le choix de cette manière de se désigner par un rapprochement involontaire. Peut-être le nom de fils de Zébédée revint ici instinctivement sous sa plume, avec la mention de ce retour à leur condition première sur ce lac, où ils passèrent leur enfance sous les yeux de leur père et où ils pêchèrent jadis avec lui, comme ils vont le faire sans doute pour la dernière fois (Matth. IV, 21; Luc V, 9).

... καὶ ἄλλοι ἐκ τῶν μαθητῶν αυτοῦ δύο. — Rien ne prouve qu'il faille y voir des apôtres. Le fait même qu'ils sont passés sous silence rend assez plausible l'idée que ces deux disciples sont étrangers à la narration du quatrième Évangile : il rentre assez dans le caractère d'un appendice de ne pas mettre en scène des éléments autres que ceux du corps même de l'ouvrage (Luthardt).

3. Ὑπάγω ἁλιεύειν. « Simon Pierre leur dit : je m'en vais pêcher. » Sur cette occupation de la pêche et son opportunité dans ce moment, le champ des conjectures est vaste. Plusieurs des suppositions avancées ne s'ex-

cluent pas et nous semblent même pouvoir concourir à nous mettre dans le vrai. Ainsi, laissés de nouveau à eux-mêmes par l'absence de Jésus, rendus à leur première liberté dans cet intervalle de quelques jours qui sépare pour eux leur ministère à la suite de Jésus et leur mission définitive, sans charge, maîtres de leur temps, ils reviennent tout naturellement à leur occupation familière (Calvin). D'ailleurs il leur fallait peut-être pourvoir à leur nourriture, maintenant que la mort du Sauveur ne leur permettait plus de compter sur la libéralité de ses amis (Tittmann). Tout cela peut bien expliquer le choix de cette occupation plutôt que d'une autre ; mais dans cette détermination laconique de Pierre « je vais pêcher », dans cette adhésion passive et immédiate des autres disciples, il est difficile de ne pas sentir *le besoin d'être occupé*, comme dit Lücke. C'est le besoin de tromper par le travail les longueurs de l'attente, de chasser des souvenirs attristants, d'échapper, en un mot, à ses propres pensées.

5. « Jésus leur dit donc : Enfants, vous n'avez pas quelque chose à manger? » παιδία ne se trouve que dans la première Épître de Jean. Dans Jean XIII, 33, on trouve τεκνία. — Nous n'avons pas trouvé de raison qui justifie ici l'emploi d'un de ces mots, de préférence à l'autre. — μή τι προσφάγιον ἔχετε ; l'intention de Jésus est d'amener la réponse de la fin du verset 5 (ils lui répondirent : Non), et le conseil, puis le bienfait miraculeux, qui en sont la conséquence (de Wette). En se mettant au point de vue de Jésus, point de vue raisonnable, puisque c'est lui qui fait spontanément la ques-

tion, le but de la demande est clair. Peu importe ensuite de quelle manière les disciples l'entendirent. Qu'ils crussent avoir affaire à un acheteur (Chrys., Tittm., etc.) ou à un passant en quête de son repas du matin (Luth.), là n'est pas l'important : amener la réponse négative, voilà ce que voulait Jésus.

6. « ... ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus, etc... » — Les disciples accèdent au conseil de Jésus sans tarder. Ils croient peut-être avoir affaire à un homme au courant de la pêche et connaissant le lac (Lampe). L'observation de Calvin, plus profonde, n'est pas à négliger; fatigués et « mattés » d'une nuit de travail infructueux, ils sont disposés à tout essayer : « si avant que jeter les rets la première fois, on leur en eût dit autant, ils n'eussent pas été si prompts à obéir. »

7. C'est le Seigneur ! » — Ὁ κύριός ἐστι — A quoi Jésus est-il reconnu ? Sans doute le travail de la pêche n'absorbait pas entièrement l'esprit des disciples. Les pensées qu'ils cherchaient à fuir par le mouvement, les suivaient au milieu de leur activité. Impossible surtout que dans le silence de la nuit, sur le lac de Galilée, dans cette occupation de la pêche, qui devaient lui rappeler tant de miracles et d'événements de la vie du Sauveur, impossible que l'âme sensible et méditative d'un Jean ne se soit pas reportée vers son maître absent. Il était plein de son souvenir, dans cette voix partie du rivage encore caché dans l'ombre crépusculaire, un secret instinct du cœur lui a déjà fait sans doute reconnaître à moitié Jésus, et le succès extraordinaire, qui suit son conseil, achève la reconnaissance. Un semblable

miracle avait, sur ce même lac, signalé la bonté de Jésus (Luc V, 1. 4 etc. Jean était présent, v. 9).

Il appartenait au disciple bien-aimé de reconnaître le premier la présence du Maître : à lui cette réceptivité du cœur qui lui a fait recevoir et garder si profondément l'empreinte de la personne de Christ; à Pierre, de manifester vivement et avec spontanéité le bonheur du revoir. Pour expliquer son empressement, il n'est pas nécessaire de supposer qu'il eût reçu dans une autre entrevue, son pardon de Jésus (Luthardt): au contraire, sa conduite, une fois sur le rivage, et la suite du récit semblent montrer qu'aucune parole particulière de Jésus n'avait encore effacé pour lui-même la triste impression de son reniement. Mais tous les sentiments avaient chez lui cette vivacité naturelle qui le fait devancer les autres. C'est lui qui, le premier, avait formulé et traduit par son « je vais pêcher! » ce qui s'agitait de préoccupations et d'impatiences inavouées dans le cœur de chacun des disciples, et c'est lui qui le premier aussi exprime par son élan le rasserénement que leur apporte la présence de leur Maître.

Τὸν ἐπενδύτην διεζώσατο · ἦν γὰρ γυμνός. Il ceignit l'épendutès, car il était nu. — Les explications varient ici, suivant le sens qu'on donne aux mots γυμνός et διεζώσατο.

En général, les exégètes s'accordent assez à ne pas prendre γυμνός dans le sens propre de *nu;* ce mot signifierait n'avoir qu'un vêtement léger, qu'on l'appelle comme on voudra. On cite Matth. XXV, 36; Actes XIX, 16; 1 Sam. XIX, 24; Ésaïe XXII, 2, etc. Mais une fois ce

point admis, les divergences commencent à propos du mot διεζώσατο. Les uns y voient l'action de *revêtir* et de ceindre l'ependutès, tunique extérieure, par-dessus l'ὑποδύτης, espèce de chemise, avec laquelle on était dit *nu* (Meyer, Olshaus., Tittm.) ou par-dessus le tablier de pêcheur (Nonnus, cité par Lücke). Les autres n'y voient que l'action de *ceindre la seule tunique*, ἐπενδύτης, que Pierre avait déjà sur le corps (Kuinoël). Les premiers allèguent que Pierre revêtit un second vêtement par décence: on peut leur objecter que ce motif n'est guère probant; si Pierre avait déjà soit l'ὑποδύτης, soit le tablier de pêcheur, et qu'en tout cas, cet excès de pudeur pour un homme déjà à moitié vêtu, ne s'accorde guère avec l'impétuosité que suppose le récit. Les seconds disent qu'il ceignit, c'est-à-dire retroussa seulement l'ependutès, dont il était déjà revêtu, pour être plus libre dans ses mouvements: on peut leur objecter que la réflexion « car il était nu », n'a plus guère de raison d'être; elle n'explique plus rien. Il vaut mieux en revenir au sens primitif de γυμνός et prendre διεζώσατο dans le double sens de *revêtir* et de *ceindre*. Pierre était nu pour travailler plus à l'aise, il met son ependutès (le motif de simple convenance se comprend ici, car il était tout nu), et se ceint pour nager.

9. « ὡς οὖν ἀπέβησαν εἰς τὴν γῆν, βλέπουσιν ἀνθρακιὰν κειμένην, καὶ ὀψάριον κ. τ. λ.»

Rien n'indique qu'il s'agisse d'un miracle; par le mot βλέπουσι, *ils voient*, le récit ne fait plutôt que constater ce qui s'offrit aux yeux des disciples sans en apprécier l'origine.

A la charge de qui faut-il donc mettre ces apprêts? C'est ce qu'il n'est pas permis de dire avec certitude. Nous pencherions pour Pierre, bien que nous fussions fort embarrassé de dire au juste comment il s'y prit. Seulement ce rôle nous paraît assez conforme à son activité ordinaire et au mouvement qu'il se donne dans cette scène: c'est lui qui devance les autres, atteint le premier la terre, et plus tard, c'est lui encore qui obéit avec ardeur à l'ordre de tirer le filet et d'apporter les poissons, continuant ainsi la tâche qu'il avait commencée en faisant les premiers apprêts du repas. Cette occupation peut fort bien avoir rempli l'espace de temps qui s'écoula de l'arrivée de Pierre au débarquement des disciples, d'autant plus que la réflexion générale du v. 12 (aucun de ses disciples n'osait l'interroger, etc.), n'est pas de nature à faire placer ici un premier entretien avec Pierre. La scène dut commencer, comme elle continue jusqu'au v. 15, dans un silence à peine interrompu par quelques brèves paroles du Maître. Enfin, il ne serait pas impossible que dans le premier moment, Pierre eût conclu de la demande du Seigneur « s'ils n'avaient pas quelque chose à manger? » au besoin qu'Il pouvait avoir de prendre de la nourriture. Dans ce cas, son premier soin en arrivant à terre, dut être de satisfaire son désir. Il aurait ainsi préparé le repas sur le sable, à quelques pas de Jésus, ce qui expliquerait le ἔρχεται du v. 13, et le δεῦτε du v. 12, que Jésus aurait dit en s'approchant de l'endroit où se trouvait le feu.

10. ἐνέγκατε κ. τ. λ. Jésus leur dit: « Apportez de ces

poissons que vous venez de prendre.» Je pense, suivant Meyer, que cet ordre de Jésus avait pour but unique de se procurer du poisson pour tous : un seul poisson ne suffisait pas. Ce n'était pas pour faire constater la bonté et le nombre des poissons pris (Kuin.) : la pesanteur du filet était une preuve assez convaincante de la grandeur et de la réalité de la pêche.

11. Si le nombre des poissons est ensuite donné, nous ne pouvons y voir qu'un de ces détails sans valeur en eux-mêmes, mais qui restent parfois liés d'une manière inséparable au souvenir d'un fait important. De même au chap. I, 40, l'heure est donnée, circonstance fort peu utile en soi, mais gravée, avec l'événement qu'elle accompagne, dans la mémoire du témoin.

καὶ τοσούτων ὄντων, οὐκ ἐσχίσθη τὸ δίκτυον. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Il paraît clair que le narrateur voit dans cette circonstance un effet de la volonté puissante de Christ. C'est aussi l'avis de la majorité des commentateurs.

12. Οὐδεὶς δὲ ἐτόλμα τῶν μαθητῶν ἐξετάσαι αὐτόν. Σὺ τίς εἶ; εἰδότες, κ. τ. λ. «... Et aucun des disciples n'osait lui demander : Qui es-tu? sachant que c'était le Seigneur.»

Les disciples sont bien convaincus de la présence du Seigneur, et cette conviction l'emporte sur le désir qu'ils pourraient avoir de lui demander qui il est. Mais ceci suppose aussi quelques motifs de lui poser cette question. Quels sont-ils? Il y en a de deux sortes.

Nous en trouvons d'abord dans la nature des appari-

tions de Jésus après sa mort. Quand on lit attentivement plusieurs des récits de ces apparitions, soit dans Jean, soit ailleurs, on découvre bientôt que la personne du Ressuscité ne se montre plus parfaitement identique à ce qu'elle était avant sa mort (Jean XX, 14; Marc XVI, 12, ἐν ἑτέρᾳ μορφῇ; Luc XXIV, 16, 31). Cette altération de sa personne visible a fait dire du Ressuscité : « C'est lui et ce n'est plus lui ; c'est le même et c'est un autre ! » Paroles, dont la critique anti-évangélique peut chercher à faire son profit, mais dans lesquelles la foi aura toujours le droit de trouver, à son point de vue, l'expression d'une vérité profonde. Jésus ressuscité n'est plus tout à fait le même que ses disciples avaient jadis contemplé vivant, et, sans une persuasion intime, plus forte que celle des sens, ils eussent eu sans doute quelques raisons de se demander si c'était bien leur Maître. Sous ce rapport, nous nous rangeons donc à l'opinion de M. Luthardt, au moins dans ses termes généraux, quand il voit dans ces rapports nouveaux de disciples à maître, la transition aux temps de *la communion par la foi* seule.

Un autre motif s'y ajoute et se confond avec le premier, tiré non plus de la nature de l'apparition, mais des dispositions des disciples eux-mêmes. C'est un phénomène moral fort ordinaire que le doute ou l'incertitude sur la réalité d'un bonheur ardemment attendu, quand il arrive inopinément. Qu'on se mette à la place des disciples ; eux aussi désiraient avec ardeur la présence de leur Maître, et ils peuvent à peine croire que ce bonheur de le contempler et de l'entendre, leur soit

rendu[1]. Est-ce bien le Seigneur? Est-ce bien vrai qu'Il est là, encore au milieu d'eux? Mais cette question, ils ne l'expriment pas, car d'ailleurs tout leur dit que c'est Lui!

13. Ἔρχεται ὁ Ἰησοῦς. « Jésus donc vint et prenant du pain, il leur en donna, et du poisson aussi.»

En prenant le récit dans son sens littéral, toute allégorie écartée, ce repas n'a rien de bien étonnant, quoiqu'en dise Olshausen. D'abord, il est question de Jésus mangeant, dans plusieurs apparitions du Ressuscité (Luc XXIV, 30), et, bien que cette idée répugne à Olshausen, le fait est allégué comme une preuve apologétique en faveur des apôtres (*Ibid*, v. 41). Toutefois ici, il ne paraît pas que ce repas ait eu lieu, ou, du moins, soit rapporté dans cette pensée, car il n'est pas dit expressément que Jésus ait mangé. Mais ce repas est amené par la situation même. Après une nuit de travail, les disciples ont besoin de reprendre des forces, et, comme c'est Jésus qui leur a valu, par une pêche abondante, le moyen d'y satisfaire, Il achève son œuvre en présidant lui-même à leur repas. Après avoir, par un succès inopiné, révélé sa présence et son secours, Il veut subvenir à leurs besoins et les nourrir de sa main. Nous ne refusons pas d'ailleurs à ce repas une valeur symbolique, qu'il est facile d'imaginer, sinon de prouver.

14. Τοῦτο ἤδη τρίτον ἐφανερώθη ὁ Ἰησοῦς τοῖς μαθηταῖς

---

1. Même motif dans Luc XXIV, 41 : *Mais comme ils ne croyaient point encore, tant ils avaient de joie et d'étonnement* (ἀπὸ τῆς χαρᾶς, καὶ θαυμαζόντων), etc.

αὐτοῦ, ἐγερθεὶς ἐκ νεκρῶν. « C'est déjà la troisième fois que Jésus se fit voir à ses disciples, etc. »

Ne serait-ce pas une sorte de parenthèse dont le but est que le lecteur, instruit que c'est déjà la troisième apparition de Jésus, ne s'étonne point de voir le narrateur ne pas s'arrêter davantage sur le fait de l'apparition : car tous les détails donnés jusqu'ici, et ceux qui suivent concernent moins l'apparition en elle-même que les circonstances qui l'accompagnent.

Si l'on admet cette manière d'interpréter la pensée de l'auteur, on ne voit plus dans cette observation la manie d'un rédacteur pseudo-johannique de compter les miracles (A. Schweizer[1]); en niant l'exactitude de son calcul (Schw., Lücke, etc.), on n'est pas surpris de ses omissions possibles, quand on sait que le v. 14 n'a pas une intention chronologique; enfin, on n'est plus porté à y voir une espèce de conclusion qui scinderait décidément le récit précédent d'avec le suivant, et créerait deux fragments dans ce chapitre. (Schw.)

Au contraire, on trouve que cette réflexion, ainsi comprise, est bien à sa place; elle vient tout de suite *après* la mention *sommaire* du repas, alors qu'on s'attend peut-être à quelques-uns de ces détails sur la personne du Ressuscité, à quelques-unes de ses preuves de son existence nouvelle, à quelques discours de circonstance, comme en rapportent les autres récits (v. le chap. XX et les autres récits de la résurrection, *passim*), et *avant* un entretien où il est encore moins question du fait même de la résurrection.

1. *L'Évangile de S. Jean ;* Zurich, 1841.

Au point de vue *chronologique*, cette remarque du narrateur a soulevé des discussions; mais, en cela, notre chapitre ne fait que partager le sort commun à toutes les apparitions du Ressuscité : leur ordre, leur succession et leur accord avec les paroles de Paul (1 Cor. XV, 6, suiv.), sont un problème, dont la difficulté n'est pas sensiblement augmentée par la donnée du v. 14.

La question de *lieu* étant intimement liée à celle du temps dans le classement des manifestations de Jésus, après sa mort, c'est le cas de dire ici que le théâtre sur lequel l'auteur a placé les événements dès l'entrée, n'a pas soulevé de moins vives contestations que sa manière de compter. Nous ne voulons pas nous engager dans une discussion où nous savons que des difficultés énormes, et presque insurmontables nous attendent. Nous ferons une simple observation générale en faveur des apparitions *Galiléennes*, dont celle de ce chapitre fait partie. A nos yeux, l'ordre d'aller en Galilée, attesté par deux évangiles (Matth. XXVIII, 7, 10; XXVI, 32; Marc XVI, 7; XIV, 28), et les scènes qui en sont la conséquence, ne peuvent être sacrifiés, ni, d'une manière générale, à la conciliation des récits, ni au silence d'un évangile (Luc), ni aux prétendues exigences de sa narration (Schweizer), qu'il semble d'ailleurs contredire ou corriger dans les Actes (I, 3, quarante jours), ni, enfin, à l'ordre de rester à Jérusalem (Luc XXIV, 49; Actes I, 4), ordre qui a un tout *autre objet* (le Saint-Esprit et non plus la résurrection), concerne un *autre moment de la vie* du Seigneur (son départ dé-

finitif et non plus sa victoire sur la mort), et, par suite, ne lui est pas contradictoire.

15 et suiv. *Entretien du Seigneur et de Pierre.* « Simon, fils de Jona. » Il n'est pas probable que ce fut l'appellation ordinaire de Jésus en parlant à Pierre (Lücke). On ne comprendrait pas que Jésus, après lui avoir donné le nom de Pierre, ne s'en servît pas. Cette abstention est-elle une allusion à la perte de cette confiance que Jésus avait témoignée à l'apôtre, en lui donnant ce nouveau nom (de Wette)? Il nous semble que l'intention est autre. Jésus, en appelant le disciple par son ancien nom, a voulu lui rappeler le peu qu'il était, avant que l'amour du Seigneur vînt faire de lui un pêcheur d'hommes. Cela rentre dans le but des trois questions suivantes : rappeler Pierre au dépouillement de lui-même.

... Πλεῖον τούτων; ... m'aimes-tu plus que ceux-ci? « Tous les critiques se posent ici la question, s'il y a allusion à Matthieu, XXVI, 33? Le fait de Matthieu étant connu, l'allusion est évidente pour nous (Lücke, de Wette). Reste à savoir si (à supposer qu'on ignorât ces paroles téméraires de l'apôtre) sa conduite et ses paroles connues d'ailleurs (Jean XIII, 37, par exemple), ne donneraient pas un sens suffisant au πλεῖον τούτων? Conclut-on pour l'affirmative, on peut alors et à la fois, d'une part, reconnaître dans la bouche de Jésus l'allusion au fait de Matthieu XXVI, 33; de l'autre, ne pas supposer cependant l'auteur de notre appendice en face d'un manuscrit de Matthieu (comme le fait Lücke).

Ἀγαπᾷς με κ. τ. λ. Malgré la meilleure volonté, jus-

qu'à présent nous ne pouvons croire qu'ἀγαπᾷν et φιλεῖν ne soient pas ici synonymes, comme ils le sont ailleurs. Malgré les distinctions de plusieurs exégètes, nous en restons au sens général d'*aimer*. Si l'on entre dans ces appréciations de nuances, il faut appliquer ce système (et avec quelles difficultés de détails !), aux expressions : Βόσκειν, ποιμαίνειν, etc., où décidément l'arbitraire a trop de part. La pensée du Seigneur ne nous est pas donnée dans la langue même où elle s'exprima (Kuin.); on ne peut donc pas remonter d'une manière certaine à l'intention qui y préside.

Quelle est l'intention du Seigneur dans cette triple question? D'abord il nous répugne de voir, dans ce nombre trois, une allusion au reniement trois fois répété de Pierre; le renouvellement de la question de Jésus a une valeur plus haute qu'un simple rapprochement de chiffres. Cette demande réitérée est destinée à produire dans le cœur de Pierre, *un dépouillement graduel de toute confiance en soi-même, et en ses sentiments même les plus purs et les plus forts en apparence;* et, par contre, *un abandon croissant* à l'amour puissant du Sauveur, tandis que, par ces mots intercalés *pais mes brebis!* Jésus encourage chaque nouveau pas de son apôtre dans cette voie, en lui montrant l'approbation du Maître et la sanction de son ministère qui l'y attendent.

Le *but* est donc de réhabiliter Pierre à ses propres yeux, lui rendre la confiance dont il a besoin pour remplir son mandat d'apôtre et de pasteur. Les *moyens* sont, d'une part, d'amener Pierre à se dépouiller de

toute confiance en lui-même; d'autre part, de lui faire tout espérer de son humble amour pour le Sauveur. Ces deux moyens, dont l'un détruit, et l'autre réédifie, sont mis *simultanément* en œuvre dans les paroles de Jésus à l'apôtre : de là, la difficulté d'analyser cet entretien, dont le sens intime se révèle plus facilement à la conscience du lecteur qu'il ne se commente. D'une part, ces mots, trois fois répétés, « m'aimes-tu? » doivent réveiller et entretenir dans l'âme de Pierre une juste et croissante défiance de ses forces; d'autre part, cette invitation réitérée « pais mes brebis! » doit l'exciter à la confiance. Ainsi sollicité *à la fois,* d'un côté à se défier de lui-même, de l'autre, à reprendre courage, il ne peut satisfaire à ces deux conditions qu'en faisant désormais reposer sa confiance en un autre qu'en lui, c'est-à-dire en *Jésus* même. Son amour sort ainsi de cet entretien d'autant plus fort et confiant, qu'il est plus dépouillé de toute prétention à sa propre force, et qu'il veut tenir de Jésus seul ses titres à le servir fidèlement.

Voilà pour le sens général de cette scène. Voici maintenant comment nous en comprenons le développement, en le rattachant aux situations précédentes.

Depuis que Jésus est ressuscité, Pierre n'a pas osé, sans doute, lui parler de son reniement; ce souvenir amer est probablement un de ceux qui poussèrent l'apôtre à chercher dans la pêche une diversion à ses pensées. Jésus paraît sur le rivage : le premier mouvement de l'apôtre est la joie de le retrouver, la hâte de le rejoindre. Il se jette dans l'eau, la barque ne serait

pas assez rapide au gré de ses désirs. Mais peut-être (suivant une hypothèse que nous sommes disposé à admettre), avant même d'atteindre le rivage, le souvenir de sa faute vient ralentir ce premier élan, refroidir son ardeur. Quoi qu'il en soit, il n'ose parler à son Maître de son repentir, de sa douleur, encore moins lui prodiguer les protestations d'un amour, dont une chute récente a démontré la fragilité. Et cependant, c'est un besoin pour Pierre repentant d'en arriver là: la tache de son reniement, il lui faut la certitude qu'elle n'est pas seulement oubliée, mais effacée; il lui faut l'assurance qu'il a repris dans la confiance du Maître, la place qu'il occupait naguère; la paix de la conscience, la foi en sa vocation d'apôtre, la hardiesse dans la confession sont à ce prix. S'il ne reçoit pas de Jésus même une parole de relèvement, une réhabilitation formelle en face de sa conscience troublée, le stigmate de cette première chute frappera d'incertitude, d'hésitation, peut-être de stérilité, la mission du premier prédicateur de l'Évangile; ce passé, non absous par le Sauveur même, pèsera sur l'avenir, et viendra paralyser sans cesse, par un retour décourageant, les hardies résolutions de l'apôtre, inséparables d'une foi intacte en sa mission.

A cette heure, une pudeur facile à comprendre l'empêche encore d'aborder, sans détour, ce sujet; mais, à défaut de ses paroles, ses actions peuvent du moins témoigner de ses secrets désirs. N'est-ce pas, en effet, le sens de cet empressement à prévenir les ordres du Sauveur? C'est Pierre qui, au premier mot du Sei-

gneur, court pour tirer à terre le filet; c'est lui, sans doute, qui compte les poissons, et a pris soin de faire les préparatifs du repas. Tout, dans cette ardeur à satisfaire, à deviner les volontés de Jésus, ne trahit-il pas le désir inquiet de s'attirer un regard favorable du Maître ou de recevoir, en échange de son empressement muet, quelques mots de relèvement!

Jésus l'a compris; il a lu au fond de l'âme de Pierre son repentir sincère et son besoin d'entendre, de la bouche même du Sauveur, qu'il est encore digne de le servir. Il veut lui rendre la confiance, mais une confiance basée sur le *renoncement*, d'une part, et surtout *sur l'amour de Jésus*, de l'autre, et en même temps, il lui offre l'occasion de manifester hautement les sentiments d'humble amour et de repentir, qu'il osait à peine laisser deviner par ses actes. De là, la question de Jésus sous cette forme intentionnelle : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » question où chaque mot porte. (Voir plus haut : Simon, f. de J., et plus que ceux-ci.)

Pierre répond : « Oui, Seigneur, toi tu sais que je t'aime! », en laissant tomber à dessein le « plus que ceux-ci. » Pierre semble en appeler surtout du jugement que d'autres ont pu porter sur lui après sa faute, à l'amour qu'il ressent, et que Jésus voit dans son cœur. « Oui, Seigneur, les autres ont pu croire que je ne t'aimais pas, puisque, dans un instant de faiblesse, je t'ai renié. Aussi je ne veux plus comparer mon amour au leur; j'ai été plus faible qu'eux, mais pourtant, toi, tu sais que je t'aime! » C'était déjà un

pas dans l'humilité que de récuser toute comparaison présomptueuse avec d'autres; Pierre n'a plus évidemment la même assurance qu'autrefois, et Jésus l'encourage par ces mots : « pais mes agneaux. »

Cependant, à y regarder de près, ce refus de répondre au πλεῖον τούτων d'une manière directe, pouvait ne prouver encore qu'une humilité fort ordinaire. Même en écartant tout rapprochement, en se renfermant dans la simple affirmation de son amour, l'apôtre peut y porter encore trop de confiance en ses sentiments. Jésus le sait, et, dans une seconde question, il suit son disciple sur le terrain où il s'est placé par sa réponse: celui de la réalité de ses sentiments, *indépendamment* de toute comparaison. Il le place en face de l'amour même, qu'il vient de confesser hardiment : « tu n'oses plus dire que tu m'aimes plus que les autres; soit, ne nous occupons plus des autres; c'est de ton amour seul qu'il s'agit : m'aimes-tu bien comme tu le dis? » C'est ainsi qu'il veut lui faire descendre les dégrés du dépouillement de soi-même.

Pierre répond encore en en appelant à Jésus même qui connaît son amour. Ici rien dans les mots ne révèle un changement dans les dispositions de Pierre ; mais l'accent du disciple dut se modifier en quelque manière, et pour le regard pénétrant du Seigneur, aucun mouvement de son âme n'était perdu. Sa réponse engageante : « Pais mes brebis! » montre que le fils de Jona venait de faire un nouveau progrès dans la voie où le Seigneur l'appelle.

Toutefois, l'impression n'est pas encore assez forte;

Pierre n'a pas encore assez douté de lui-même pour s'en remettre sans arrière-pensée à Jésus, et lui demander de le rassurer contre ses propres défaillances. Le Maître insiste une 3e fois: «Simon, fils de Jona, m'aimes-tu?» A ce coup, le cœur de l'apôtre saigne; Jésus douterait-il à ce point de son amour! Le sentiment de sa faiblesse, relégué comme au second plan jusque-là, revient plus vivement au premier; ce souvenir, qu'il aurait voulu écarter pour ne s'occuper que d'affirmer son amour et d'en assurer Jésus, il revient poignant à son cœur: c'est vrai, il a perdu tout droit d'en appeler avec cette confiance à Jésus; il doute de lui-même, il n'ose plus dire *oui* (ναί). Et, pourtant, quelque indigne qu'il soit, il lui semble que son amour est bien réel dans son insuffisance. Dans ce combat, dans cette angoisse, il s'en remet au regard de celui qui sait démêler les sentiments du cœur: «Seigneur, semble-t-il dire, tu vois ma détresse; aie pitié de moi: je n'ose plus m'en rapporter à moi-même! Mais toi qui sais tout, toi qui connais le fond des cœurs, tu connais mieux que moi-même mes vrais sentiments, tu vois que je t'aime; quelque imparfait, quelque indigne qu'il puisse être, tu connais mon amour! *Seigneur, toi tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime!*» Il y a là toute une prière tacite: pardonne et aide! Et Jésus y répond par une confirmation nouvelle et décisive de relèvement: «Pais mes brebis!» Le but est atteint: Pierre n'attend plus que du Seigneur seul sa confiance, et cette confiance ne lui fait pas défaut.

Tel est le dialogue célèbre que beaucoup d'auteurs

ont regardé comme un *rétablissement de Pierre dans l'apostolat.* Si l'on entend par là que Pierre est formellement relevé par Jésus de l'incapacité d'exercer la charge d'apôtre; si l'on voit dans ces mots : « pais mes brebis! » le renouvellement d'un mandat qui lui aurait été retiré, d'une confiance dont il n'aurait plus été jugé digne depuis sa faute, on a dû le voir, nous ne pouvons souscrire à cette manière de comprendre la scène. M. Bruno-Brückner (Continuation des Comment. de de W.) a observé avec raison que dans l'apparition précédente (XX, 21), la mission apostolique avait été confirmée *sans exception,* à Pierre comme aux autres; il ne s'agit donc pas de réinstallation dans l'apostolat. En adoptant ce point de vue, on se laisse aller à l'illusion commode de retrouver tout le sens de la scène dans ces seuls mots: « Pais mes brebis! » qui la terminent, et on leur donne ainsi une importance qu'ils n'ont pas en réalité.

Un moyen plus sûr d'arriver à la vérité, est de se mettre à la place de Pierre, et de suivre, comme nous l'avons tenté, à travers ses réponses et les paroles du maître, toutes les phases que parcourt le sentiment du disciple. Or ces phases sont celles d'une évolution complète dans *les dispositions* et non dans *la condition* de Pierre. Parti d'une confiance en soi-même, trop ébranlée d'ailleurs dans sa chute pour qu'il ose y compter sans scrupules ou l'affirmer sans restrictions (voir sa première réponse), il en vient à la dépouiller tout entière pour s'en remettre à Jésus seul. La confiance qu'il cherchait pour son avenir apostolique, et ne trou-

vait plus que chancelante *en lui-même*, il ne la mettra désormais qu'en Jésus. Voilà le grand changement qui s'accomplit en lui, changement qui n'atteint pas son mandat en lui-même, mais les sentiments qu'il apporte à le remplir.

Dira-t-on que ce changement intérieur est précisément la *condition* de son rétablissement dans l'apostolat, proclamé par ces mots: « Pais mes brebis » ? Non ; car ces mots lui étant appliqués par Jésus dès la première réponse, la réintégration aurait eu lieu *avant* même que la condition fût remplie! ce qui est inadmissible et contradictoire. Une fois au clair sur ce qui se passe dans le cœur du disciple, il faut plutôt donner à la réponse de Jésus une autre valeur, qui puisse, sans contradiction, s'accommoder aux états d'âme variés que traverse l'apôtre. Cette valeur ne peut être que celle d'un précieux encouragement à se dépouiller toujours plus de lui-même pour s'abandonner au souverain pasteur qui le convie au soin de son troupeau, et d'une approbation pour chaque pas accompli dans cette voie.

Sans doute, cet entretien laisse Pierre plus confiant dans sa vocation d'apôtre. Plus Simon s'en remet à Lui seul, plus Jésus déclare digne de cette mission de confiance, l'humble amour qui n'attend que de sa charité, la grâce de le bien servir. Mais entre notre point de vue et celui qui voudrait voir là une réintégration dans le collége apostolique, il y aura toujours la distance qui sépare ces deux expressions : rendre à quelqu'un *la* confiance ou *sa* confiance; Jésus voulait rendre à Pierre *la* confiance, non *sa* confiance qu'il n'avait pas perdue.

Si l'on veut absolument nommer cette scène un rétablissement, c'est le rétablissement de Simon dans les dispositions véritables d'un parfait apôtre, mais non dans l'apostolat. Redisons-le donc; pour nous, le sens de cette scène est une révolution dans les sentiments de l'apôtre : c'est le passage d'une fausse et impuissante confiance en soi-même à une confiance fondée sur l'abandon en Jésus.

S'il ne s'agit pas d'un rétablissement dans l'apostolat, il ne s'agit pas davantage de l'*amour* du Sauveur, en tant que condition nécessaire de cet apostolat. Sans doute, en un sens, il en ressort que l'amour de Jésus autorise seul la vocation d'apôtre; mais il en ressort bien plus encore l'idée contraire, que nul ne peut espérer bien remplir cette condition, et que l'humble confiance en Jésus peut seule en combler les déficits inévitables : ce qui rentre dans notre point de vue.

Il s'ensuit aussi que les paroles du Maître ne s'adressent pas à Pierre comme représentant des apôtres (Olsh.) : elles concernent un état d'âme particulier à Pierre, et leur but n'est pas général. Nous reconnaissons que tous pouvaient se les appliquer (et telle était sans doute la volonté du Sauveur), mais ici, avant tout, il avait Pierre en vue. De là, sans doute, la difficulté qu'on éprouve à bien pénétrer cette scène, tant elle est pleine d'éléments subjectifs à sous-entendre, à deviner, tant elle a pour unique théâtre l'âme toute-sciente de Jésus et le cœur prompt à comprendre de l'apôtre.

Mais, si c'est Pierre que concernent spécialement les paroles du Maître, le point de vue que nous avons

adopté ne nous permet pas d'y voir un privilége à son adresse. Sans être, il est vrai, réinstallé dans sa charge d'apôtre dont il serait déchu, Pierre est cependant relevé par Jésus d'un état de découragement et d'affaissement moral; partant, il ne peut y avoir là rien qui constitue une suprématie pour le disciple. Tout ce qu'on peut dire en l'honneur de Pierre, c'est qu'il est l'objet d'une attention spéciale de la part du Seigneur. Jésus met évidemment dans cette scène comme ailleurs, un soin particulier à raffermir, à encourager, à stimuler ce disciple, soin que justifie assez son rôle dans les premiers jours de l'Église. Mais de là à un droit de suprématie, et surtout de suprématie héréditaire, il y a loin, ou, pour mieux dire, il y a une distance que l'arbitraire seul peut franchir.

18. « En vérité, en vérité, je te le dis, lorsque tu étais jeune, etc.»

Le Seigneur a ramené la confiance dans le cœur de Pierre: il veut encore le prémunir contre tout retour de faiblesse, en lui montrant d'avance le sort qui l'attend. Ce n'est pas la première fois que Jésus en usait ainsi avec ses disciples, sans doute trop aisément optimistes au sujet de l'avenir (v. Jean, XVI, 1, etc.), et avec Pierre spécialement : il lui avait prédit son reniement. Il semble donc lui dire : Tu as maintenant retrouvé ta confiance; mais prends garde : sorti tout à l'heure d'une épreuve où ta foi a chancelé, tu n'es pas au bout de celles qui t'attendent; loin de là! une dernière t'est réservée.» Et par cela même (et ceci est important pour la liaison des idées), Il l'engage à persévérer dans la

situation de cœur et d'âme où Il vient de l'amener comme par la main. Il y a donc à la fois dans cette parole un *avertissement* et un *encouragement*, qui la font se rattacher intimement par son but à l'entretien qui précède.

Il faut en venir aux détails.

Plusieurs questions se présentent :

L'examen des paroles de Jésus en elles-mêmes, hors du contexte, conduit-il à l'idée d'une prophétie de la mort de Pierre? Non.

Mais l'auteur, en les appliquant au martyre, est-il alors dans son droit? Oui.

Y a-t-il vu un genre de mort particulier, comme la mort sur la croix? Nous n'affirmons rien, mais nous penchons pour la négative.

Justifions ces jugements.

On a observé déjà depuis longtemps, que les termes du verset 18 ne peuvent s'appliquer à la crucifixion, forme de supplice que la tradition attribue à Pierre. Ce sens a contre lui l'ordre des mots; il faudrait au moins faire précéder « tu étendras les mains », dernier acte de la crucifixion, des mots « un autre te ceindra », et « te conduira, etc. » Mais la condamnation de cette exégèse est dans la pauvreté même qu'elle attribue à la pensée du Seigneur. La comparaison qu'elle exprime, le rapprochement qu'elle fait entre deux situations de la vie du disciple, devient un simple jeu de mots, une antithèse d'expressions : « ... tu te ceignais toi-même, ... un autre te ceindra de chaînes..., etc. »

Une fois cette explication écartée, une fois qu'on ne

voit plus dans ces mots les divers actes de la crucifixion, aucune expression ne permet plus d'y voir l'idée de mort et de martyre. Il faut trouver une autre explication.

Nous nous attachons d'abord aux deux couples d'idées, que semble vouloir accuser le parallélisme des deux membres de phrase : dans l'un, il s'agit de jeunesse; dans l'autre, de vieillesse; dans le premier, de liberté; dans le deuxième, de dépendance. Il s'agit donc, à première vue, de deux époques de la vie, et de deux états différents qui les caractériseront. Nous ne pouvons pas en prendre les termes à la lettre, ce serait faire dire au Seigneur une vérité par trop banale. Mais, sachant de quelle bouche ils partent et à qui ils s'adressent, nous les rapportons à des intérêts plus élevés que ceux de l'existence ordinaire. D'ailleurs, les derniers mots du Seigneur : « Pais mes brebis! » nous ont placé dans la sphère de l'activité apostolique; nous sommes par cela même autorisés à nous y tenir, et l'invitation, qui termine plus bas l'entretien de Jésus et de Pierre, nous affermit encore dans ce sens. Il s'agit donc de la *carrière apostolique sous des images empruntées à la vie* : celle-ci fournit les expressions figurées qui doivent rendre des idées relatives à celle-là. Il y aura contraste entre le *commencement* et *la fin du ministère* de Pierre; commencé dans la plénitude de *la libre action,* il finira par la *privation violente de cette liberté :* tel est le sens à notre avis.

Quant à l'expression allégorique de *ceindre*, servant à rendre l'idée du Christ, son emploi ne lui était-il pas

tout naturellement suggéré par ce que venait de faire l'apôtre, lorsque, reconnaissant le Sauveur, il s'était *ceint* pour aller, plein d'ardeur, rejoindre son Maître? De la sorte on s'explique mieux la mention de ce détail au verset 7, détail oiseux sans cela, mais rapporté en vue même de l'allusion que devait y faire plus tard le Seigneur. L'acte de se ceindre est, en effet, le symbole de l'activité libre, idée que développe ce qui suit : « et tu allais, etc. »; de même que l'acte d'être ceint par un autre, d'étendre les bras pour se laisser faire (marque d'impuissance à résister), et surtout d'être mené où l'on ne veut pas aller, désigne un état tout contraire, celui d'une violence faite à la liberté. « Tu ne jouiras pas toujours, lui dit Jésus, de cette liberté d'action, qui caractérise le commencement de ta carrière; à la fin, on te la ravira par force. Ton activité apostolique, d'abord si spontanée, si hardie, sera violemment suspendue. »

Nous ne croyons pas, par cette explication, avoir rien vu dans les mots, que l'examen le plus scrupuleux ne permît d'y voir : l'idée de *contrainte*, de *violence*, voilà ce que nous en avons fait sortir; nous n'y avons pas trouvé l'idée de mort et de supplice.

Nous disons maintenant qu'il s'agissait bien dans la pensée de Jésus, du martyre de Pierre, et que l'auteur ne s'est pas trompé en interprétant ainsi ces paroles. Reconnaissons-le d'abord : dans toutes les questions de ce genre, un élément *a priori*, celui de la foi dans le prophète et sa parole, est et sera toujours en jeu. C'est une préoccupation dont il est bien difficile de s'affranchir, et dont on ne peut même pas exiger qu'un

disciple fervent du Christ, tel que l'auteur de notre chapitre, soit entièrement exempt. Cela posé, si l'on met en face de ces mots, annonçant à Pierre pour la fin de sa carrière apostolique, la violence et la contrainte, le fait de sa mort violente dans les supplices, n'est-il pas permis et légitime de voir dans cet événement la clef des paroles prophétiques du Seigneur? N'est-ce pas la dernière violence, la violence suprême, que le martyre venant ainsi briser, sur le soir de sa carrière, l'activité de l'apôtre?

Mais allons plus loin; retirons à l'auteur tout droit de puiser dans sa foi au Sauveur, le moindre motif de chercher dans le fait accompli la réalisation de la prophétie. Tenons-nous-en strictement au texte, sans égard aux évènements. Eh bien, dans ce cas, toute la suite du récit montre que le Christ avait bien en vue la mort violente de Pierre! Nous le verrons tout à l'heure, le mot ἀκολουθεῖν du v. 22 et, par suite, du v. 19, ne peut avoir qu'un sens raisonnable, et ce sens concorde parfaitement avec l'explication du narrateur : c'est de *suivre Jésus dans sa mort sanglante.* Ce mot « suis-moi! » n'est que le commentaire du v. 18; il le résume et l'explique à la fois. Pierre put déjà comprendre ce dont il s'agissait, et le faux λόγος, réfuté au v. 25, montre, dans son erreur même, que les disciples ne s'étaient pas trompés sur le point essentiel : le sort prédit à l'apôtre. Sans doute les termes du v. 18 ne conduisirent pas le fils de Jona à un sens plus précis qu'ils ne l'ont fait pour nous-même : il put n'y voir d'abord qu'un acte de contrainte violemment exercé sur la fin

de sa mission d'apôtre. Mais si le sens du premier « suis-moi! », en rappelant une autre parole du Sauveur (XIII, 36), ne suffit pas à dissiper cette incertitude, le v. 22 dut complétement l'éclairer comme nous sur le vrai sens de la prédiction.

19. Quant à l'annotation du narrateur, « Jésus dit cela, indiquant de quelle mort il glorifierait Dieu », écrite évidemment après l'événement, nous ne savons si l'auteur veut désigner par là la crucifixion (Mey. Luck., etc.), et nous ne croyons avoir aucun moyen de le connaître.

A la rigueur, la place peut-être intentionnelle, de cette réflexion, tout de suite après le v. 18, et *avant* le « suis-moi! » (auquel elle ne s'appliquerait que dans le sens *général* de martyre), peut faire croire à une allusion à la mort sur la croix.

Mais aussi il faudrait être sûr que « glorifier Dieu par sa mort » signifiât déjà subir le martyre, afin d'avoir le droit de voir dans ποίῳ θανάτῳ, une espèce particulière de martyre, telle que la crucifixion.

« ... *Suis-moi!* etc. » Jésus termine en exhortant Pierre par ces mots : Suis-moi! Alors Pierre se retourne et voit le disciple, que Jésus aimait, venant après... Pierre dit alors à Jésus : Seigneur, qu'en sera-t-il de celui-ci? Jésus lui dit : « Si je veux qu'il reste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi! » Tel est le passage difficile à plusieurs égards, dont nous allons nous occuper.

Tout repose à peu près sur le sens à donner au mot « suis-moi! ». Par ce qui précède (à l'occasion du v. 18),

on a déjà vu que nous nous rangeons pour le sens figuré.

En effet, prend-on les trois ἀκολουθεῖν (v. 19, 20, 22) dans le sens propre et physique du mot, la scène renferme une contradiction et ne signifie plus rien. Jésus a ordonné à Pierre de le suivre à l'écart; celui-ci voit Jean qui le suit aussi; le οὗτος δὲ τί, signifie alors,

Ou bien : pourquoi nous suit-il? Mais alors la réponse de Jésus : « si je veux qu'il *reste*, que t'importe? », est tout à fait déplacée; le blâme qu'elle jette sur l'observation de Pierre est un non-sens, puisque Jean fait précisément ce que Jésus ne veut pas qu'il fasse : il vient, quand Jésus veut qu'il reste! et Pierre n'a pas à être repris, car il abonde tout à fait dans le sens de son Maître.

Ou bien, le οὗτος δὲ τί, exprime un désir : celui-ci ne doit-il pas nous suivre? Mais alors la demande de Pierre n'a pas de raison d'être, puisque Jean a pris sur lui de suivre Jésus sans attendre son ordre. De plus, le « que t'importe! » parait bien fort et presque dur pour la démarche de Simon, qu'un sentiment louable d'affection pouvait seul dicter.

Il faut donc renoncer à prendre dans le même sens physique et matériel les trois ἀκολουθεῖν de la scène. Il faut du moins abandonner ce sens, là où cela est faisable, car cela ne l'est pas partout. Il est par exemple impossible de prendre au *figuré* ces mots du v. 20 : « Pierre se tournant, vit le disciple, venant après lui... » (Bruno Br.) Il n'en est pas de même du « Suis-moi! », au v. 22, et, par analogie, de celui du v. 19, dont il

n'est évidemment que la répétition. Ces deux «ἀκολούθειν» offrent au figuré un sens fort naturel et que tout justifie dans l'enchaînement du récit, comme on le verra tout à l'heure.

Nous avons donc l'emploi d'un mot au propre, entre deux acceptions figurées de ce même mot. Il y a là, pour nous du moins, une cause d'obscurité qu'il semblait certes facile à l'auteur d'éviter par le choix d'une expression distincte dans les deux cas.

On a cherché à concilier les deux sens d'ἀκολουθεῖν en y voyant un acte symbolique (Olsh., etc.). Jésus, en disant à Pierre: Suis-moi! aurait fait quelques pas, traduisant ainsi, par le geste et l'action, l'invitation spirituelle qu'il adressait à l'apôtre. Sans rejeter absolument cette explication, nous ne la goûtons guère; nous trouvons qu'ici, loin de traduire et d'accentuer la pensée, l'action symbolique semble plutôt l'affaiblir et la voiler, témoin l'embarras même de tous les exégètes. Nous avons dit que les deux «Suis-moi!» des v. 19 et 22 ont un sens figuré; c'est une invitation du Seigneur à le suivre, invitation qui concerne par conséquent l'*avenir* du Fils de Jona. Le v. 22 étant une réponse, la question οὗτος δὲ τί, qui la provoque, doit avoir trait au même objet, l'*avenir;* Pierre interroge donc Jésus sur la destinée de son collègue. Jésus vient de révéler à l'apôtre quelle épreuve attend son ministère; peut-être, comme nous le disions, n'y avait-il pas encore vu le martyre, mais il savait à coup sûr qu'il s'agissait de l'avenir, et c'est en s'attachant au même ordre d'idées qu'il demande à Jésus: «Seigneur, celui-ci, que lui

arrivera-t-il ? » Et Jésus, par sa réponse, tout en blâmant la démarche de Pierre, précise encore mieux, et pour nous et pour lui, le sort auquel Il l'appelait.

Ce sort est de le suivre, non pas dans sa mission, non pas même dans ses souffrances seulement, comme pourrait le faire croire un premier rapprochement avec le v. 18, mais dans sa mort : cela ressort du contraste exprimé dans μένειν, rester.

En effet, le « μένειν ἕως ἔρχομαι, qu'il reste jusqu'à ce que je vienne », ne pouvaient avoir qu'un sens pour les disciples de Christ et les premiers chrétiens: rester dans le monde jusqu'à la venue glorieuse du Seigneur (Lücke), et par suite l'expression opposée, ἀκολουθεῖν, suivre, ne pouvait que signifier le contraire : mourir, quitter ce monde à la suite de Jésus, et comme lui. Ces paroles étaient donc claires pour la génération qui entourait Jésus; on sait avec quelle foi elle attendait et attendit longtemps la parousie pour une époque toujours envisagée par elle comme prochaine. Cette idée d'un retour visible et glorieux lui était familière; citons seulement comme tout à fait conforme à notre sens de μένειν ἕως ἔρχομαι, le passage de Paul : « ... Nous ne serons pas tous morts, nous serons tous changés.» (I Cor. XV, 51.)

Est-ce à dire que telle fût bien toute la pensée du Seigneur? Des critiques l'ont contesté. Ils ont cherché à pénétrer plus avant dans le sens des deux mots μένειν et ἔρχομαι.

En ce qui regarde μένειν, on y a vu, par exemple, la *promesse* d'une destinée tranquille pour le disciple bien-

aimé du Maître (Olsh.), ou bien celle de l'attente paisible de l'avenir (Lutht.). Dans les deux cas, c'est à notre avis, déplacer, pour ainsi dire, l'accent de la phrase qui tombe sur le τί πρὸς σέ, que t'importe?, c'est méconnaître l'intention du Seigneur que ces derniers mots accusent si nettement; c'est transformer en prédiction, un refus de prédire; c'est vouloir faire se contredire le Seigneur que de lui prêter une révélation prophétique sur la destinée de Jean, au moment même où il blâme son disciple de s'en inquiéter. C'est ne tenir enfin aucun compte du « ἐὰν θέλω... si je veux... », et, à ces tentatives d'explication, il faut répondre comme notre évangéliste aux fauteurs du λόγος (v. 25), par la parole même de Jésus : « Il n'a pas dit en effet je veux qu'il reste », mais « si je veux qu'il reste..., que t'importe! »

Quant à ἔρχομαι, la détermination précise du sens suit naturellement l'explication que chacun donne des passages célèbres où Jésus parle de sa venue glorieuse. Depuis le sens littéral jusqu'à l'allégorie la plus spiritualisée, toute l'échelle des opinions possibles est représentée. Notre texte ne peut donner aucun élément pour trancher la question; dans le fait, on ne l'aborde qu'avec des arguments puisés ailleurs, ce qui nous dispensera d'entrer dans cette discussion. Pour nous, d'ailleurs, qui ne voyons dans la réponse du Sauveur qu'un refus de se prononcer sur le sort à venir de Jean, nous n'éprouvons pas le besoin de nous fixer ici sur le sens absolu d'ἔρχομαι. Sa détermination dans ce passage n'intéresse que ceux qui veulent y voir une prédiction, et nous ne sommes pas du nombre.

Quelle que soit l'interprétation admise, il nous suffit de savoir que l'idée fondamentale subsiste, et peut être comprise des disciples dans ces termes généraux: « Si je veux que ce disciple ne meure pas avant que je vienne (que ce soit, dans la pensée de Jésus, par la fin du monde, le jugement, la mort naturelle, etc.), que t'importe! »

Mais s'il peut y avoir des doutes sur l'intention de Jésus dans le ἕως ἔρχομαι, il ne peut y en avoir sur le sens que les *frères* donnèrent à ces mots. Ils y virent la parousie proprement dite, la venue finale de Jésus victorieux sur la terre. Seulement ils commirent la même bévue que les critiques d'un autre âge n'ont pas toujours évitée: ils prirent la parole de Jésus pour ce qu'elle n'est pas, pour une révélation prophétique sur l'avenir de Jean. Ils en conclurent que l'homme, témoin prédestiné de ce grand événement, non-seulement ne devrait pas mourir avant cette manifestation glorieuse, mais ne mourrait absolument pas, ne serait *plus sujet à la mort,* puisque dans le nouveau royaume, la mort serait inconnue (I Cor. XV, 51, 52). C'était une conséquence logique et nécessaire de leur point de vue; il n'est nullement besoin de l'expliquer par l'impression du grand âge supposé de l'apôtre, ni par l'attente prolongée et déçue de la venue de Christ (Lücke, p. c.). A l'*heure* même où Jésus parlait, l'auditeur, qui eût cru voir dans ces paroles une prédiction, partant de l'idée d'une parousie visible, eût formulé *sur-le-champ* cette conclusion: Jean ne mourra pas.

Pour réfuter ce bruit, il s'agissait de redresser l'idée qu'on se faisait faussement de la valeur de ses paroles

à Pierre (et non l'idée erronée de la venue de Christ, comme on l'a dit). C'est ce que l'auteur fait au v. 23, en se bornant à rétablir sans commentaire les mots mêmes dont le Seigneur s'était servi. A l'*affirmation* d'immortalité, il oppose simplement la forme *conditionnelle* et peu précise de la pensée du Maître. En n'oubliant pas de répéter le « τί πρὸς σέ; que t'importe? » (quoique ces mots n'ajoutent rien au fond même de l'idée), il rappelle l'intention qui domine la réponse du Sauveur : reprendre la curiosité de Pierre; et fait ainsi ressortir l'erreur de ceux qui attachèrent à ces paroles une signification, une portée, qu'elles n'avaient pas dans l'esprit du Maître.

Il ne paraît pas que l'apôtre fût mort au moment où ces lignes étaient écrites; en effet, s'il fût mort, la réfutation du λόγος eût été plus catégorique, si tant est qu'il eût été même nécessaire de montrer à une église pleine de foi en Jésus, le moyen si simple de concilier ses paroles avec l'événement, en leur donnant un sens nouveau.

En tout cas, si l'apôtre n'était plus, la réfutation la plus naturelle pour des croyants, était, ou bien de leur dire: la preuve que Jésus n'a pu prédire que ce disciple ne mourrait pas, c'est qu'il est mort; ou bien de conserver le v. 23, mais de compléter la réfutation par ces mots: .... et Jésus a voulu qu'il mourût. Au lieu de cela, l'auteur semble nous ramener simplement à la parole même du Maître, c'est-à-dire qu'il ne décide rien. « Il a dit: *Si je veux*, etc.», et l'événement n'a pas

encore montré à quelle alternative sa volonté s'est arrêtée. Quel que soit le sens que le narrateur attache au mot «*jusqu'à ce que je vienne*», il constate simplement que le Seigneur ne s'est pas prononcé définitivement sur le sort qu'Il réserve au disciple bien-aimé.

Il nous faut revenir en arrière, deux questions nous y ramènent : *le motif qui a pu pousser Pierre à questionner Jésus sur l'avenir de Jean*, et la *caractéristique de ce dernier disciple au v. 20.* Ces deux points ont pour plus d'un exégète un certain rapport, qui permettrait de les expliquer l'un par l'autre : ainsi l'observation du v. 20 avait pour but de montrer comment Pierre a pu croire qu'un sort meilleur attendrait Jean, si particulièrement honoré de l'affection du Maître; la démarche de Pierre serait par suite motivée (Mey.). Mais cette explication ne nous semble pas rendre compte d'une manière tout à fait satisfaisante de ce détail singulier de la caractéristique : « et qui dit : Seigneur, qui est celui qui te trahira? » La même objection peut se faire à toutes les explications que nous connaissons. Quoi qu'il en soit, cette caractéristique étendue doit avoir sa valeur pour l'intelligence du récit; il doit y avoir là une intention de l'auteur, encore voilée pour la critique, et qui, une fois connue, jetterait peut-être plus de lumière sur toute cette dernière partie. — C'est sans doute avec raison qu'on y cherchera la clef de l'attitude de Pierre et de Jean dans cette scène. Pour le moment, le véritable caractère de la démarche de Pierre nous paraît très-difficile à déterminer. Est-ce curiosité? est-ce envie?

est-ce simplement bienveillance?.... Si les deux premiers motifs nous répugnent, le dernier ne suffit pas seul : il n'explique pas le blâme de Jésus. Tout n'était pas bon, tout n'était pas pur dans cette préoccupation de Pierre à l'égard de Jean. Cependant on pourrait aussi dire qu'à côté même d'une bienveillance louable pour Jean, Jésus voit peut-être dans Pierre une légèreté dangereuse qui l'entraîne à s'occuper trop des autres et pas assez de lui-même. Aussi il l'en reprend et le ramène à ce qu'il ne doit pas perdre de vue, à ce qu'il n'a peut-être pas encore entièrement compris : « toi, suis-moi! »

En tout cas, sur cette question, comme sur celle du verset 20, nous ne nous trouvons pas au clair, et c'est à l'éloignement du temps, à l'imperfection de la science, au manque de commentaires contemporains, qu'il faut sans doute attribuer l'obscurité qui règne pour nous sur ce passage et qu'aucune explication ne dissipe complétement.

Avec le v. 23 se termine l'appendice proprement dit. Le v. 24 nous apprend quel en est l'auteur : c'est le disciple bien-aimé dont il vient d'être question. Mais l'apparition de la première personne (οἴδαμεν, οἶμαι) opposée à ἀυτοῦ, ainsi que la forme du v. 25, nous prouvent que ces versets ne sont pas sortis de sa plume. Un inconnu, qui se distingue franchement de l'auteur, vient déposer un triple témoignage :

1° Ce qui précède est l'œuvre de l'apôtre que Jésus aimait; c'est à la critique à confirmer ou à ébranler cette assertion;

2° Il s'y joint un hommage spontané à l'universelle confiance dont jouit la parole de l'auteur. C'est au nom des croyants qu'il parle, c'est leur foi qu'il exprime : « nous savons que, etc. »

3° Vient un témoignage sur la richesse inépuisable de l'histoire évangélique et l'incomplet de toute narration.

L'analogie avec XX, 30 indique assez qu'en ajoutant ces mots, l'écrivain pensait à l'ouvrage entier de l'apôtre, ce qui nous conduit à réunir dans le « γράψας ταῦτα — *ayant écrit ces choses* » du v. 24, l'Évangile et l'appendice comme émanés de la même source.

Maintenant, sans nous arrêter à la valeur critique de cette déposition, quel motif, quel intérêt a pu conduire son auteur à l'adjoindre à l'appendice? Constatons-le d'abord : on ne peut savoir quelles circonstances ont empêché l'évangéliste de clore lui-même l'œuvre qui nous est donnée pour sienne. Comment se fait-il qu'à une main étrangère, du vivant même de l'apôtre (comme le prouve le présent μαρτυρῶν), ait incombé cette tâche? C'est ce que les hypothèses de la science s'évertuent à expliquer, sans pouvoir mettre de leur côté l'autorité décisive de l'histoire.

Mais on s'explique assez facilement la place qu'un autre, sans doute un de ses disciples, a donné à ce morceau. Trop scrupuleux pour prendre sur lui une modification du texte, il a adjoint cette nouvelle scène à titre d'appendice, quitte à dire quelques mots de son origine et de son lien avec l'Évangile. L'à-propos de cette nouvelle conclusion ne saurait être sérieusement contesté :

l'histoire de la critique est là pour le prouver. On nous accordera en effet que le point de départ de tous les doutes élevés sur l'authenticité du récit, est sa place après les versets 30 et 31 du chapitre XX, qui semblent l'exclure de l'œuvre de Jean. Le v. 24 réclame pour ainsi dire contre cet apparent ostracisme; et l'existence de doutes, en dépit même de cette observation, montre assez que la précaution, si elle n'a pas été suffisante, était loin d'être déplacée.

Quant au v. 25, l'allusion à XX, 30 semble manifeste. Mais est-ce une imitation sans portée? une répétition servile de la même idée sous une forme un peu différente? Non, après avoir ajouté à une œuvre, déjà scellée d'une conclusion formelle, un appendice du même auteur, rappeler, par une allusion à ce premier épilogue, que bien des choses encore pourraient, de l'aveu de l'apôtre, être ajoutées à ce livre : c'est relier habilement l'appendice à la pensée de l'apôtre; c'est profiter avec intelligence de cette porte ouverte par l'auteur à des additions possibles, pour faire rentrer ce post-scriptum sinon dans le corps de l'ouvrage, au moins dans la prévision de celui qui le composa. Pour qui avait à rattacher ce supplément au livre clos de l'apôtre, quel moyen plus convenable que de chercher dans les derniers mots de son œuvre comme l'idée-mère de cette addition? Et tel est, à notre avis, l'intention que ce verset révèle.

II.

Après avoir examiné dans ses détails, et verset après verset, le chapitre XXI, il nous reste à l'envisager dans son ensemble, à en reconnaître l'objet, à discerner l'intention qui a présidé au choix de ce récit.

Or, l'examen le plus superficiel du chapitre y fait bien vite distinguer trois sujets différents :

Une apparition du Ressuscité,

Son entretien avec Pierre,

La réfutation du faux bruit concernant l'avenir de Jean.

Trois sujets qui correspondent assez bien à une triple division du chapitre.

Verset 1 — 14,
15 — 22,
Verset 23.

Mais lequel de ces trois fragments fait l'objet essentiel du chapitre ? Lequel a motivé cette addition à l'Évangile? Ou bien, si l'objet du morceau n'est pas parfaitement *un*, s'il n'est pas possible d'assigner pour but unique à l'auteur, la mention exclusive soit de l'apparition, soit de l'entretien, soit enfin de la réfutation, dans quel ordre doit-on les subordonner l'un à l'autre? Auquel de ces trois sujets appartient la première place dans l'intention de l'écrivain sacré?

1° Il n'est guère admissible que ce soit *pour retracer une nouvelle apparition du Sauveur,* que l'auteur ait repris la plume. Il ne prétendait pas les donner

toutes (XX, 30) ; il en avait déjà raconté deux remarquables; et la preuve qu'il les jugeait suffisantes, c'est qu'il avait clos son livre par une réflexion qui ne laisse pas de doute à cet égard. Cette observation est assez forte, croyons-nous, pour quiconque admet un même auteur de l'évangile et de l'appendice. En voici d'autres, tirées de l'examen du chapitre en lui-même: Rien sur la personne du Ressuscité; rien sur les preuves de son identité, que Jésus donnait ordinairement dans ces apparitions et que les évangélistes, saint Jean comme les autres, enregistraient avec tant de soins. Même dans ce premier fragment, 1-14, dont on devrait alors faire le centre du chapitre, il est question de tout, des apôtres, de leur situation, de leur pêche surtout, de tout, excepté du Ressuscité; car le peu qu'Il fait ou qu'Il dit, n'a rapport qu'aux apôtres.

Bien plus, le filet est tiré, les poissons sont comptés, le repas est prêt, les disciples jusque-là distraits par leur travail, se serrent autour du Maître; le mouvement cesse, une scène plus calme commence : il semble qu'alors la personne du Sauveur, sorti du tombeau, va reprendre la première place dans le récit qui s'apprête; peut-être va-t-il, en mangeant devant ses disciples, les convaincre une fois de plus qu'ils n'ont pas sous les yeux une vaine ombre! Va-t-il leur rappeler ses propres prédictions? les entretenir de leurs espérances confirmées par sa victoire sur la mort?... Non. Au moment où, sorti de toute l'agitation de la première scène, le lecteur se recueille avec les disciples aux pieds du Maître ressuscité, le récit se ferme brus-

quement avec le verset 14. Silence décevant, inconcevable! Si l'objet du chapitre a été de nous narrer une nouvelle apparition du Sauveur, une preuve nouvelle de sa résurrection. Le repas commence et s'achève sans qu'on sache ni quand, ni comment. Un entretien le suit, où l'intérêt se porte encore sur d'autres que sur Jésus, où il n'est rien, enfin, dans ses paroles qui ait rapport à sa nouvelle existence, rien qu'il n'ait pu dire avant sa mort.

L'apparition en elle-même n'est donc pas l'objet de l'appendice.

2° Ce n'est pas davantage la réfutation du faux bruit, λόγος. (V. 23.)

A première vue, il serait déjà surprenant et peu naturel qu'un récit de deux pages, dont la plus grande partie s'occupe de tout autre chose, fut rapporté uniquement en vue de ces quatre lignes! Par contre, on ne donne pas ainsi en deux mots, sous une forme aussi laconique et sans explications, une réfutation qu'on regarde comme assez importante pour motiver un appendice. On se demande, enfin, s'il valait la peine de reprendre la plume pour consigner une explication qui laisse subsister, après tout, la possibilité d'une réalisation conforme au bruit vulgaire?

D'ailleurs, l'importance de cette réfutation était-elle vraiment aussi grande? On peut en douter, à tous les points de vue :

D'abord pour la *foi des chrétiens.* Nous l'avons déjà dit dans le cours de l'explication, ce n'est pas aux temps apostoliques qu'on pouvait craindre, pour la fer-

meté de la foi, le leurre des rumeurs populaires; bien d'autres bruits, sans doute, y circulaient, sans plus de fondement, mais sans plus de dangers; la foi était assez robuste pour résister à des déceptions de détail, témoin l'attente toujours trompée de la venue du Seigneur. Elle avait, grâce à Dieu, des bases plus profondes qu'une illusion ne pouvait entraîner dans sa chute.

Rien ne lui eût semblé plus légitime et rien ne lui eût été plus facile, au besoin, que de trouver aux mêmes paroles un sens nouveau, qui sauvegardât l'infaillibilité du Sauveur; les premiers chrétiens n'avaient pas, sur ce point, besoin que l'apôtre leur frayât la voie. Au cas échéant, le témoignage vénéré des premiers disciples du grand apôtre, mis en garde par lui contre cette fausse interprétation, eût suffi en temps convenable pour décider dans l'Église ce revirement conforme à tous ses pieux instincts.

Nous pensons donc que saint Jean dut, dans les entretiens avec ses disciples, redresser la fausse conclusion des paroles du Maître, et ce moyen dut suffire à ses yeux pour un fait, n'intéressant guère que ses contemporains, jusqu'au jour où l'occasion s'offrit de relater, en second ordre et comme en passant, cette réfutation.

L'importance en est évidemment aussi médiocre ou, pour mieux dire, nulle au point de vue du *grand but du témoignage apostolique :* aucun intérêt d'édification chrétienne n'est engagé dans cette question du faux λόγος; de sa réfutation elle-même, ne ressort aucune grande leçon, aucun grand exemple; et c'est partout

ailleurs que dans ce v. 23, que le prédicateur trouvera quelqu'une de ces grandes idées chrétiennes, qui rendent ce chapitre digne d'accompagner le quatrième Évangile.

Enfin, l'hypothèse ici combattue irait contre tout ce que nous savons du caractère de l'auteur. Comment supposer à cet apôtre si discret sur lui-même, si attentif à ne se mettre en scène que lorsque les développements naturels du récit l'y amènent, partout ailleurs si soigneux de s'effacer et de n'occuper jamais le lecteur de sa présence, comment, dis-je, lui supposer la pensée d'avoir rompu tout à coup avec ses principes? Comment comprendre, qu'abandonnant ainsi ses habitudes de réserve, il ait voulu ne reprendre la plume *que pour parler de lui-même*, et joindre à un ouvrage, où il se nomme à peine, un appendice dont sa personne et sa destinée seraient l'objet.

3° Reste la partie du chapitre comprise entre les v. 15 et 23. Si l'appendice n'a pour objet ni une apparition, ni la réfutation du λόγος, seul ce fragment peut nous donner la clef de la pensée apostolique. Il en résulterait que l'objet de l'appendice est *Pierre*, *son entretien avec Jésus*, *la prédiction relative à son sort.* Ce résultat, justifié déjà par le seul fait de l'exclusion des deux autres cas possibles, s'appuie encore des considérations suivantes :

Plus on étudie ce chapitre, plus on voit le fragement, dont il s'agit, prendre une place à part au milieu des incidents qui l'entourent, concentrer sur lui l'intérêt du lecteur, et offrir à son esprit une source abondante

de méditations. Un simple coup d'œil sur notre essai d'interprétation, quelque incomplet qu'il puisse être, montrerait déjà que de tout l'appendice, ce sont ces quelques versets qui offrent à l'Exégèse le champ le plus attrayant et le plus riche.

L'objet de l'appendice, d'ailleurs, loin d'être resserré et pour ainsi dire confiné dans le deuxième fragment, se trahit dès le commencement du récit. Ne parlons pas, si l'on veut, du ἐφανέρωσε δὲ οὕτω (v. 1), bien qu'il nous semble voir, après beaucoup d'autres, dans ce οὕτω l'intention formelle d'insinuer déjà que cette apparition n'est pas tant mentionnée *pour elle-même* qu'en vue des *circonstances* dont elle est entourée. Du moins, on ne nous contestera pas que dès l'entrée, la personne de Pierre ne soit mise en avant, et qu'il ne partage avec Jésus, tout le long du chapitre, le privilége de cette distinction. Dans cette place d'honneur accordée à l'apôtre dès les premiers mots, peut-on méconnaître la même pensée qui doit, un peu plus bas, concentrer l'intérêt du chapitre dans un entretien où Pierre seul et son avenir sont en jeu? Nous avons déjà, dans le cours de l'explication, indiqué ce qui pouvait relier, à cet égard, les quatorze premiers versets (ordinairement envisagés comme le simple récit d'une apparition), aux versets suivants. Nous avons rapproché des détails (insignifiants à un autre point de vue) renfermés dans le v. 7, de la prédiction du v. 18 : sans doute, en écrivant le premier, l'auteur pensait à la seconde (voir plus haut, v. 18), Le v. 14, loin de marquer pour nous deux sections distinctes de l'appendice, nous est apparu dans

la pensée de l'auteur, comme un lien de plus entre ces deux parties. (Voir l'explication du v. 14.)

Nous avons, enfin, par une vue d'ensemble du chapitre, montré comment, à notre avis, la scène des v. 15 et suivants se rattache à la précédente, comment l'état d'âme qu'elle suppose chez Simon, se laisse au moins soupçonner dès l'entrée du chapitre. (Voir plus haut, v. 15 et suiv.)

A côté de cet objet principal que résume le personnage de Pierre, nous donnons pourtant une place à un second objet : *la réfutation du* λόγος *sur Jean.* S'il est impossible de borner à ce dernier point l'intention capitale de l'auteur, il est tout aussi impossible d'en faire abstraction en l'absorbant dans le premier. La réfutation du λόγος comme but subordonné, quoique distinct, occasionnel quoique irréductible, subsiste donc pour nous à côté du but principal : mais ce n'est là qu'un incident, et nous ne lui devons pas l'existence de ce chapitre.

L'objet de ce morceau, nous pensons l'avoir suffisamment montré, c'est Pierre; et l'*intention* qui l'a dicté, est sans doute le désir de relever la mémoire de cet illustre serviteur de Dieu. Nous ne pensons pas que l'auteur pût mieux le faire qu'en recommandant au souvenir de l'Église, les belles scènes auxquelles il nous fait assister. Aucun panégyrique n'aurait ainsi rendu la vie au personnage de l'apôtre, car il est là tout entier : son caractère, sa foi, son esprit d'initiative, son amour pour le Seigneur, son activité, sa fougue habituelle, jusqu'à ses défauts et au souvenir de ses fautes, dont

un humble abandon en l'amour du Sauveur et les paroles du Maître, le relèvent pour le placer en face d'un mandat solennel, et de la mort glorieuse qui l'attendait au service de Jésus. Devant ce tableau et devant ces promesses d'un avenir qu'elle ne dément pas, impossible que les premiers lecteurs n'aient pas vu se dérouler à leurs yeux la vie du confesseur de Christ, si fidèlement poursuivie, si noblement terminée et comme accompagnée, jusqu'à son dernier acte, de l'approbation anticipée du Maître. Nous-mêmes, lecteurs d'un siècle éloigné, pour lesquels la nuit commence sitôt dans la carrière de Pierre, n'éprouvons-nous pas un pieux intérêt à trouver dans son martyre prédit et accompli comme un témoignage, qu'avant de suivre Jésus dans sa mort glorieuse, il l'avait fidèlement suivi dans l'obscurité de sa vie? Après l'avoir ainsi perdu de vue, nous le retrouvons exact au rendez-vous sanglant que lui donna son Sauveur.

Il est difficile de souhaiter pour ces paroles rapportées en l'honneur d'un apôtre, un meilleur cadre que les incidents qui les précèdent.

Indépendamment, en effet, de cette prédiction si explicite de Jésus, tout dans cette scène ne parle-t-il pas de la carrière apostolique, et d'une carrière telle que dût être, jusqu'au bout, celle de l'apôtre Pierre? Cette pêche miraculeuse, pour des chrétiens habitués au symbolisme évangélique que la parole même du Seigneur autorise, c'était l'activité missionnaire des apôtres, abondamment bénie sous le regard du Maître, encore caché dans les brumes du rivage, comme plus

tard il sera près d'eux invisible à d'autres yeux qu'à ceux de la foi. Ce repas où Jésus leur distribue la nourriture du corps, c'est comme la promesse de renouveler sans cesse en eux les forces qu'ils dépenseront à son service, etc. C'est ainsi que ces quatorze premiers versets, où Pierre occupe déjà sa place au rang des futurs *pêcheurs d'hommes*, servent d'introduction naturelle à l'entretien qui dévoile la solennité de son mandat, le secret de sa carrière et le martyre qui doit la couronner.

A ce point de vue, les diverses phases du récit pourraient s'unir dans une synthèse plus haute; et, si nous voulions prêter à cet ensemble de scènes une valeur abstraite et générale, nous l'intitulerions volontiers : *Perspective de l'apostolat.*[1]

Mais, sans nier le droit que l'exégèse pratique aurait de le faire, nous en tenant à ce que nous croyons être l'intention de l'auteur, nous trouvons dans la personne de Pierre la véritable unité, et dans le fragment 15 à 23, le centre même et l'objet de la narration.

L'*unité du chapitre* existe donc en fin de compte, et nous ne sommes pas en face d'une compilation de fragments hétérogènes et juxtaposés.

D'un bout à l'autre du récit, au milieu des incidents divers qui le composent, la figure de Pierre, incessamment relevée, révèle assez que nous ne nous trompons pas en assignant, à l'entretien solennel du Maître

1. M. Luthardt y voit une perspective de l'avenir de l'Église sur la terre (t. I, p. 19).

et du disciple, la première place dans l'intérêt de l'auteur.

Il serait intéressant de pouvoir aller plus loin, et de conclure de l'objet du chapitre à *l'occasion* qui l'a fait naître.

D'une manière générale, nous ne sommes pas embarrassé de le faire : la personnalité marquante de Pierre, son rôle dans les premiers jours de l'Église, ses rapports anciens et intimes avec Jean, la place même qu'il occupe dans les récits de cet évangéliste, voilà autant de raisons qui justifient amplement l'existence de cet appendice. En dehors de ces généralités, on ne peut plus donner que des conjectures; nous en hasardons une.

Au point où notre étude nous a amenés, toute hypothèse sur l'origine de ce chapitre doit, pour ne pas être arbitraire, satisfaire à certaines conditions. De ces conditions, deux sont au moins déterminables *a priori*.

Le chapitre XXI a pour premier objet, d'une manière générale, la personne de Pierre; pour second objet, la réfutation du faux bruit concernant Jean.

De là, deux conditions essentielles :

1° La circonstance, qui rendra compte de la naissance du chapitre, sera telle qu'elle ait motivé ce retour ou ce redoublement d'intérêt pour la personne ou l'apostolat de Pierre.

2° Elle sera telle qu'elle ait nécessité une réfutation nouvelle du faux bruit, en lui donnant un *nouveau crédit*.

Il est, de plus, probable que, si cette circonstance est assez importante pour avoir motivé ce morceau, elle a des chances pour y avoir sa place, au moins sous la forme d'une allusion.

Or, je trouve dans l'appendice une circonstance dont la mention, à l'égard de la personne de Pierre, surpasse en intérêt tous les autres détails, couronne, pour ainsi dire, l'entretien du Seigneur et de l'apôtre, dont la pensée plane encore sur toute la fin du morceau, et à laquelle l'existence du faux λόγος est intimement unie : cette circonstance est *la mort de Pierre.*

La mort de Pierre : nous ne croyons pas qu'un fait puisse mieux satisfaire aux deux conditions que nous avons posées d'avance, et pousser ainsi l'évangéliste à parler de son propre sort, après avoir parlé de celui de Pierre; la mort du fils de Jona motive du même coup ce double objet. C'est ce qu'il nous reste à montrer.

Et d'abord, nous n'avons pas besoin de dire combien la mort récente de l'apôtre, si digne de tout ce que Jésus attendait de lui, était propre à justifier l'intérêt nouveau que cet appendice révèle pour sa personne. L'accomplissement de la parole du Maître, concernant le sort de Pierre, devait naturellement ramener les regards sur la scène où Jésus l'avait solennellement prononcée. On devait aimer, encore sous l'impression du martyre du grand apôtre, à se rappeler les distinctions dont il fut l'objet, ses derniers rapports avec son Maître, son amour pour le Seigneur se relevant de sa chute pour ne plus se démentir, et recevant, avec abandon et confiance, l'appel glorieux du Sauveur à le suivre.

Nous avons déjà dit plus haut ce que cet intérêt avait de naturel, en particulier chez un ami et collègue de Pierre, et d'une manière générale en face d'un des plus fameux disciples, dont les services et le rang distingué étaient présents à toutes les mémoires.

Il nous reste à établir le rapport que le faux λόγος pouvait avoir avec la mort de Pierre, et expliquer comment, à ce propos, l'auteur put être amené à donner, à la réfutation de ce bruit, une place dans ce chapitre.

Or, rien n'était plus de nature à ranimer les bruits qui avaient couru sur l'immortalité de Jean, que la mort de Pierre. D'abord, tout événement qui attirait l'attention sur l'un de ces deux apôtres presque inséparables dans l'histoire évangélique, devait assez naturellement la reporter sur l'autre. Ensuite, le faux λόγος n'avait dû se répandre qu'accompagné de la prédiction du sort de Pierre, dont elle faisait le pendant; dans la tradition populaire, ces deux choses, plus ou moins altérées, étaient solidaires; aussi l'accomplissement de l'une dut donner un nouvel intérêt à l'autre; le préjugé bénéficia du triomphe de la vérité. La recrudescence de ce faux bruit, intimement liée au sujet du chapitre, motive donc la réfutation que l'auteur y donne en passant. Quoi de plus simple qu'en parlant de la mort de Pierre, il n'omît pas l'occasion de combattre une erreur qu'elle devait raviver?

Notre appendice aurait-il donc été écrit à l'occasion du martyre de Pierre et par suite, assez probablement, peu après cette fin glorieuse? Et la mort de Pierre serait-elle survenue entre la composition du 4ᵉ Évan-

gile et celle du chapitre XXI? Question délicate, mais qui serait presque résolue pour nous, si nous donnions à un certain verset de ce même 4e Évangile[1], un sens que quelques exégètes ne lui refusent pas, celui d'une prédiction du martyre de Pierre. Nous rapprocherions en effet le silence de l'auteur sur cette parole du chapitre XIII de l'appendice qu'il a consacré à l'apôtre, que cette parole même concernait, et à son sort. Nous en tirerions les conclusions suivantes : que Pierre n'était pas mort lors du chapitre XIII, sinon l'auteur, avec le soin qu'il met d'ordinaire à signaler tout ce qui peut expliquer les paroles du Seigneur et surtout *leur accomplissement*, eût rappelé là le martyre qu'il n'oublie pas de mentionner dans notre appendice et qu'il aurait jugé digne de cet intérêt rétrospectif; enfin, nous en conclurions qu'il ne comprit sans doute bien le sens du « tu me suivras plus tard » (XIII, 36) qu'après l'événement. Quoi qu'on pense du sens qu'il faudrait attribuer à XIII, 36 et des conséquences à en tirer, tout ce que nous avons dit auparavant, conduirait toujours à faire remonter le 4e Évangile plus haut qu'on ne le fait d'ordinaire : Peut-on admettre, comme ce serait le cas, que l'Évangile selon saint Jean *précéda la ruine de Jérusalem?*

L'Évangile selon saint Jean avant la prise de Jérusalem : la tradition et les points de vue systématiques, qui font du 4e Évangile le dernier de tous, s'opposent à

---

1. XIII, 36 : « Jésus lui répondit : Tu ne pourras maintenant me suivre où je vais ; mais tu me suivras plus tard. » (Voy. de Wette.)

cette conclusion. Ils nous somment certainement d'opter entre notre hypothèse sur l'objet et l'origine de notre appendice et l'attribution de cet appendice à Jean ; à ce point de vue, en effet, un écrit d'avant la ruine de Jérusalem ne peut servir d'appendice à un Évangile, dont la date est de la fin du siècle.

Sans nous prononcer définitivement, pour le moment, nous ne voyons pas la nécessité, sur la foi d'une tradition peu certaine ou d'arguments scientifiques assez subjectifs, d'abandonner ce résultat, résultat auquel nous sommes arrivé sans parti pris, par la seule étude du contenu : *Pierre est l'objet essentiel du chapitre et le fait de sa mort en est l'occasion.*

Il nous semble en découler en tout cas :

1° Au point de vue de la place de ce chapitre, que sa place est bien *hors du 4e Évangile auquel il n'appartient pas*, comme tout ce qui a été dit de son objet le prouve.

2° Au point de vue de l'auteur, qu'on ne peut arguer de sa place contre son authenticité. Pour avoir en effet le droit de dire : « ce morceau ne fait pas partie du 4e Évangile, donc il n'est pas de Jean, » il faudrait que l'inverse fût vrai : « si ce morceau est reconnu pour johannique, il doit rentrer dans l'Évangile. » Or, nous venons de le dire, la place de ce morceau hors de l'Évangile est celle qui lui convient en tout cas par son caractère et son objet particuliers, celle que Jean lui-même lui aurait destinée, et le nom d'auteur n'y doit rien changer. On ne peut donc pas tirer de sa position un argument contre son authenticité.

Bien au contraire, sa johannicité aurait des raisons de nous être suspecte dans le cas où ce morceau se présenterait comme partie intégrante du 4e Évangile, c'est-à-dire avant les deux versets qui ferment le chapitre XX. Après la nature que nous lui avons reconnue, nous le trouverions déclassé dans le sein de cet ouvrage, qu'il ne prétendait certainement pas compléter dans son but spécial. Dans ce cas, sa présence anormale dans le corps de l'œuvre rendrait plus difficile de l'attribuer à Jean, que ne le fait sa place en dehors.

Vu :
Le président de la soutenance,
ÉD. REUSS.

Permis d'imprimer :
Strasbourg, le 15 mai 1861.
Le Recteur,
DELCASSO.